

Thierry Jan

# Mon Oncle Jules





# I

Toute cette histoire, laquelle bouleversera ma vie et mes habitudes, a commencé avec ce colis mystérieux reçu en cette belle matinée d'été. Le temps était beau et chaud, les martinets exécutaient leurs folles sarabandes dans le ciel, slalomant entre les immeubles en un véritable meeting aérien. Je me suis toujours demandé comment ces petits oiseaux pouvaient ainsi évoluer dans le ciel, sans parler, de cette aptitude à traverser les mers et toujours revenir là où ils sont nés. Les animaux, très souvent nous donnent des leçons où notre orgueil est mis à rude épreuve, nous obligeant à plus d'humilité. Certains en sont incapables, trop imbus de l'importance de leur petit moi.

J'étais assis à mon bureau, depuis déjà bien longtemps, la course de l'aiguille sur l'horloge semblait aller au ralenti. Je subissais le supplice angoissant de la page blanche, ayant repris et effacé plusieurs fois cette phrase et non satisfait, réécrivais cette conclusion. L'avantage avec un ordinateur est que l'on peut reprendre l'ouvrage, il n'y a pas de rature et le manuscrit est propre, net et on pourra toujours d'un clic tout effacer pour tout reprendre.

Donc devant mon écran, je relisais les quelques lignes péniblement composées. Ce devait être dix heures, il y avait bien trois heures que je peinais pour achever ce chapitre et avec lui ce roman. Finalement, en relisant ces dernières lignes, assez satisfait de mon travail, j'enregistrais le texte et lançais l'impression. Mon héroïne avait retrouvé son enfant après maintes aventures et je pouvais conclure, trouver une chute et une fin. C'est là un exercice assez complexe. Il faut que le lecteur puisse comprendre à la dernière ligne que l'histoire est terminée. Clara a retrouvé son enfant kidnappé et emmené dans un pays oriental par son père il y a de cela trois ans. Aujourd'hui de retour en France à Paris, Rémi doit maintenant se réhabituer à la vie occidentale. Je datais et signalais, mon manuscrit et d'un autre clic, l'envoyais à mon editrice. Satisfait de mon ouvrage, je m'étirais comme un chat et appréciais cet instant jouissif où l'on écoute le silence, moment hélas toujours furtif.

On sonna à la porte, je maudissais en moi-même ce visiteur, cet intrus gâchant mon plaisir. J'ouvrais et le facteur me tendait un colis. Xavier était un brave gars, on se croisait souvent dans la rue, dans l'escalier et on échangeait entre nous les futilités de la vie quotidienne. Xavier semblait aussi étonné que moi, jamais je ne recevais de colis. Il me fit signer le bordereau, je lui proposais une bière fraîche, il transpirait car dehors il faisait très chaud. D'un trait, il vida son verre et me remercia, il lui fallait continuer sa tournée. Il aurait pu faire la publicité des magasins de vente par correspondance, mes voisines passaient leur temps à acheter ce que les réclames et les prospectus proclamaient pas cher, c'était une affaire à saisir. Ce simple slogan suffisait pour passer une commande,

même si l'article s'avérait bien vite inutile. Ces femmes n'allaient plus depuis longtemps à l'église et les sermons du curé étaient remplacés par les messages publicitaires. Ces derniers par une habile méthode subliminale les conditionnaient, les formataient et esclaves de cette société de consommation, elles achetaient tout ce que ce nouvel évangile proclamait indispensable. Xavier s'en amusait et me saluant, monta au second chez madame Perez une des fidèles ouailles du panthéon de la consommation. Certaines, le plus grand nombre, s'endettaient pour satisfaire cet appel à consommer. Ce qui était, d'une certaine façon, un moyen pour les responsables du pouvoir de se garantir contre la grève ou la contestation. L'endettement empêchant l'exercice du droit de grève, car il fallait payer les traites à la fin du mois.

J'étais avec mon mystérieux colis. L'expéditeur un certain Maître Bonnaud, son nom était inscrit en haut à gauche tandis que le mien trônait au centre de ce paquet. Je me souvenais vaguement de ce notaire, j'avais reçu il y a quelque temps un courrier et lui avait répondu. Un de mes oncles était mort à Tende et me léguait tous ses biens. Outre une maisonnette, plutôt un refuge de berger vers Viévola, il y avait le contenu de ce colis. Une lettre l'accompagnait et me demandait de prendre contact avec son étude à Tende, afin de convenir d'une rencontre. Il fallait régler la succession de ce parent inconnu.

Mais qui était cet oncle Jules ? Je n'en avais jamais entendu parler, ni par mon père unique survivant d'une fratrie décimée par la guerre et il n'était pas de cette région, mais originaire d'Ollioules dans le Var. Quant à ma mère, comme beaucoup de gens de son époque, elle ne parlait guère, elle m'avait confié peu

avant sa mort qu'elle avait un frère qui se nommait Antoine et était moine à l'abbaye de Sénanque. Le notaire éclairait ma lanterne. Jules fut toute sa vie un original. Journaliste avant la guerre, il avait collaboré avec l'occupant et pour échapper à l'épuration, s'était caché dans la haute Roya et devint berger.

J'appelais la secrétaire de l'étude notariale, une personne peu aimable, elle me donna un rendez vous pour le lendemain à quinze heures. J'appréciais de raccrocher mon combiné, car sa voix mécanique me fit songer à Simone Signoret dans le sketche du télégramme avec Yves Montand.

Pourtant très curieux de nature, je n'avais pas encore ouvert ce colis. Je le regardais et partagé entre la curiosité et la prémonition que j'allais au devant d'une aventure et peut-être d'ennuis, je le laissais sur cette table et choisissais un cd, du classique, Beethoven en ce moment me passionnait et j'écoutais toujours avec une délectation quasi érotique ses symphonies et ses concertos. Le paquet était là, il m'attendait, m'appelait, me suppliait de le libérer de ce papier kraft et de cette ficelle grossière. Son contenu était prisonnier, accusé d'un crime ou d'un délit non jugé et j'étais le seul à pouvoir mettre fin à cette injustice où les objets deviennent prisonniers des humains. Je me levais paresseusement de mon fauteuil et trouvais dans le bric à brac d'un tiroir une paire de ciseaux. Je tranchais ce cordage qui entourait le colis, déchirais sans ménagement le papier qui craquait et pleurait de douleur devant ma violente impatience.

J'ouvrais alors le carton et découvrais un fatras d'objets divers, hétéroclites et surprenant. Il y avait de tout : des photos, des carnets, des crayons, des aquarelles, des lettres, des enveloppes, des timbres, un

passerport périmé, un permis de conduire les véhicules à pétrole, un carnet militaire, des feuilles séchées et jaunies et bien d'autres bibelots. Le contenu de ce carton aurait fait le plaisir d'un chineur, aimant les archives et les vieux documents, j'y prenais un immense plaisir. Je fouillais, triais et rangeais des bibelots et documents. Il y avait des pièces de monnaies, des billets de banques d'un peu partout, ce qui suffisait déjà à mon appétit de numismate amateur. Cet oncle mystérieux excitait mon attrait pour l'insolite et je commençais à m'intéresser à ce curieux personnage.

Pourtant, habituellement méfiant, je ne m'étais pas posé ces questions pourtant évidentes : Comment ce notaire m'avait retrouvé ? Comment ce colis et ce cabanon près de Viévola m'étaient échus ? Je n'avais jamais entendu parler de cet oncle Jules jusqu'à ce premier courrier du notaire, auquel j'avais répondu sans trop croire à ce parent qui me léguait sa fortune.

Le contenu du colis attisait, de plus en plus ma curiosité. Une lettre de ce parent accompagnait le paquet. Elle m'était adressée personnellement et cet oncle m'avouait avoir aimé mes livres, il citait tous mes romans dont celui qui avait eu le prix de l'académie de Provence. Il signait sa lettre Jules Tripodi. Ce nom était celui de jeune fille de ma mère. Pourquoi ne m'avait-elle jamais parlé de lui ? Il me donnait un début de réponse en m'expliquant cette nécessité de se cacher et de se faire oublier. Il m'expliquait aussi pourquoi il m'avait choisi comme héritier. Outre d'être son seul parent, j'étais écrivain et il aurait aimé que l'on se souvienne de lui et peut-être que je pusse sauver son honneur et sa mémoire, c'est pour cela que je devenais propriétaire de vieux documents et d'un abri de berger sur un des versants du col de Tende.

Bien sûr que j'acceptais la succession de cet oncle surgit de nulle part et outre à satisfaire ma curiosité, j'allais plonger dans la vie et les secrets de Jules Tripodi. Il me tardait d'être à demain, de rencontrer ce notaire et de prendre possession de cette cabane. J'aimais la Roya et m'y rendais souvent pour le plaisir. J'allais à Morignole et à notre Dame des Fontaines pour le plaisir de savourer le silence d'une nature sauvage et satisfaire mon goût pour les fresques de cette chapelle perdue au milieu de la nature où un torrent chante sa symphonie cristalline. Cet oncle surgit de nulle part, allait me donner des raisons supplémentaires de monter à Tende, dans cette vallée partagée entre la France et l'Italie et épargnée par les hordes barbares du tourisme. Certains se plaignaient de se trouver à l'écart des migrations annuelles des touristes. En hiver les sports d'hiver et en été les amateurs du halage corporel, dédaignaient la Roya. Cela sauvait cette vallée et lui conservait son identité. Le bétonnage avait défiguré irrémédiablement la côte et commençait à causer les mêmes dégâts dans les stations de sports d'hiver où les constructions envahissaient des espaces jadis vierges et sauvages. La cupidité des promoteurs et la bêtise des acheteurs, massacraient la nature et les paysages. La Roya et la Levenza, gardaient leur authenticité et demeuraient vraies.

## II

Tende était assoupie sous la chaleur orageuse de l'été. Comme d'habitude, les Italiens descendaient depuis Cuneo et Turin, prenant cette vallée pour descendre à Vintimille, Menton ou encore Nice. C'était un véritable cortège, une procession qui semblait ne jamais cesser. Nous étions un jour de semaine et les poids lourds s'ajoutaient à cette circulation qui perturbait le calme de la cité des Lascaris. On comprenait l'opposition des habitants de la Roya au percement d'un second tunnel. Cette seconde galerie signifiait plus de voitures et de camions. Après un très bon café, comme en déguste seulement en Italie, je me dirigeais vers l'étude de maître Bonnaud. Elle se trouvait dans une maison en pierres vertes de la Roya. Une jolie petite bâtisse aux fenêtres décorées de géraniums rouges. La plaque de cuivre reflétait le soleil, brillant et le nom du notaire : maître Axel Bonnaud successeur de maître Attilio Botero. Le nom de Botero était très connu dans la vallée, il y a une boutique de sport à Limone et des affiches en vantent le luxe et la qualité tout au long des gorges de la Roya.

C'est étrange, mais on se trompe rarement sur l'impression de quelqu'un au téléphone. La secrétaire ressemblait à sa voix. Je l'aurais reconnue dans la rue, cette voix mécanique, revêche et peu avenante. Elle ne daigna même pas lever son regard vers moi, plongée dans son agenda, elle me dit de m'asseoir dans la salle d'attente, maître allait me recevoir. Je ne pus la dévisager et seul une coiffure austère, accentuée par un chignon grisonnant s'offrait à mes yeux.

La salle d'attente correspondait à cette secrétaire. Un couple qui se chamaillait attendait lui aussi. Des fauteuils dépareillés, une table surchargée de journaux sans intérêts, la plupart trop anciens ou vantant des personnalités encore moins captivantes. Il y avait tous les titres que j'abhorrais, cette presse people qui fait sa une avec les histoires de fesses, les mariages, divorces et remariages de stars de la télévision, ou pire, les assassinats crapuleux. Un tapis décoloré et crasseux, une horloge dont le balancier grinçait, aux chiffres à moitiés effacés et cerise sur le gâteau, une bibliothèque où trônait une vieille encyclopédie qui devait ignorer le mot avion. Les vitres opacisées par la crasse achevaient le tableau peu engageant de cette salle d'attente.

Cela devait bien faire deux heures que j'attendais, le couple, lui était passé, leur divorce réglé, il resterait le drame du partage des enfants, lesquels seraient écartelés par ces aller retour entre la mère et le père. L'égoïsme dirige notre société et il est un des principaux responsables de la décadence de nos mœurs. Le "moi" porté à son paroxysme aveugle les humains et l'homme ainsi handicapé paye cruellement la faute de son aïeul d'avoir mangé cette pomme. Pour m'occuper je comptais le nombre de

rosaces décorant le papier peint d'ailleurs décrépi. Je consultais ma montre, ce notaire ne respectait pas les usages. Cela faisait bientôt trois heures que j'aurais dû rencontrer cet officier public. Une femme entra dans la salle d'attente. Elle sortait tout droit d'un roman du début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle portait un horrible chapeau surmonté d'une invraisemblable composition où un perroquet dévorait un lion ou peut-être était-ce l'inverse. Ce couvre chef écrasait sa silhouette. Elle m'adressa un sourire engageant et je dois l'avouer, je me sentais mal à l'aise devant le spectacle qu'elle m'offrait. La porte s'ouvrit, laissant apparaître un petit homme aussi large que haut, lequel s'essuyait le visage en sueur avec un mouchoir poisseux.

« Monsieur Ribero ?... Je suis confus pour ce retard, si vous voulez bien. Mademoiselle Lavirotte je suis à vous dans un instant. »

Je songeais au ridicule de dénommer mademoiselle une personne d'un âge aussi avancé. Je ne pouvais m'empêcher de songer à Brel et sa chanson sur les bigotes. Je suivais maître Bonnaud dans son bureau, copie conforme de sa salle d'attente. Dans cette étude les choses ne devaient pas avoir bougé depuis le départ des italiens et le rattachement à la France en 1947, voire bien avant quand le Comté opta pour la France, laissant la Roya sous la souveraineté italienne.

Le notaire se vautrait dans son fauteuil dont le cuir craquelait, il était encore plus visqueux, repoussant, là assit derrière son bureau. Avant même de m'expliquer la nature de ce bien immobilier, des formalités administratives, des droits de succession, il m'informa qu'il avait un acheteur pour la cabane de cet oncle. Je fus surpris par cette démarche. Il ne m'avait rien expliqué, encore moins questionné sur

mes intentions et déjà, comme sorti du chapeau d'un magicien, il y avait un acheteur.

« Vous savez le prix est honnête, c'est inespéré, je suppose que vous allez accepter l'offre. 50 000 € c'est bien au dessus du prix du marché. »

« Pourquoi devrais je vendre aussi vite et qui est l'acheteur ?... Ecoutez maître, j'apprends que j'hérite d'un oncle dont j'ignorais l'existence. Avant de me décider, j'aimerais voir ce bien. J'aime cette vallée, j'y viens souvent pour mon plaisir, alors pourquoi pas un pied à terre ? »

J'observais la grimace de cet officier ministériel qu'il ne put éviter. Je lui demandais où était ce cabanon que l'on voulait avec insistance m'acheter. Maître Bonnaud crut me faire peur en déclarant :

« Cette offre est unique, mon acheteur ne réitéra pas son offre très généreuse. Ou vous acceptez maintenant ou son offre est caduque. »

Ce notaire me connaissait mal. Je n'ai jamais apprécié le chantage ou les menaces et cette précipitation à vouloir m'acheter la mesure de mon oncle me dissuada de conclure une vente sur un bien que je venais d'hériter. Tout cela était enveloppé de secrets. Il me paraissait étrange que l'on veuille acquérir une cabane à prix d'or. Non je ne vendrai pas ce que cet oncle mystérieux m'avait légué. Je signais les papiers et n'ayant aucune confiance en ce notaire, je lui demandais de bien vouloir transférer les actes de propriété chez mon conseil à Nice. Je vis à l'expression de son regard que j'avais raison. En prenant congé de maître Bonnaud, il me dit :

« Vous allez au devant de beaucoup d'ennuis »

J'aurais pu lui répondre que c'était la sève de mon métier d'écrivain, celle de vivre des aventures qui

épiçaient ma vie et servaient de toile de fond à mes livres. Mais ayant attendu trop longtemps dans sa salle d'attente, j'avais eu le temps de constater ses intérêts intellectuels, l'inutilité de ma réponse étant évidente, je pris congé de ce notaire qui finalement était plus large que haut.

Le train qui me ramenait sur Nice passait par Ventimille. C'est une toute autre vision de cette vallée entre le train et la route. Les deux trajets se croisent, parfois sont parallèles, mais quand la route s'enfonce dans la montagne, la voie ferrée poursuit son ondulation, jouant avec les coudes de la Roya. Bien que j'eus emprunté maintes et maintes fois cette ligne, je découvrais toujours un détail non aperçu à mon dernier voyage. Le contrôleur italien poinçonnait mon billet et poursuivait sa ronde. Il avait l'œil et physionomiste il ne s'adressait qu'aux passagers montés à Tende. Il me fit remarquer que je pouvais changer à Breil sur Roya afin d'entrer directement en France. Je le remerciais, mais j'allais profiter de ce détour pour rendre visite à une amie qui enseignait l'histoire à Menton. Dans la cité frontière j'aurai une bonne heure, de quoi descendre sur la via Cavour et déguster un café comme seuls les transalpins savent le faire. Je téléphonais à Sandrine, la prévenant de mon arrivée. Elle fut enchantée et me proposa de venir me chercher. Elle connaissait mes habitudes et avant que je puisse lui répondre, elle avait raccroché et il ne me restait plus qu'à m'installer dans ce café et l'attendre. Les clients, tous des Français, lesquels eux aussi attendaient leur train, chargés de sacs "Eurodrink" l'enseigne des supermarchés italiens où ils venaient acheter les alcools moins chers qu'en France. Ils en profitaient pour faire provisions de cigarettes, elles aussi meilleur marché.

J'observais leur manège et le trouvais un peu ridicule. Certes ils y gagnaient, mais n'auraient-ils pas mieux gagné à éviter de boire et de fumer ? J'avais commandé un cappuccino, faisant durer le plaisir. Le serveur me proposait des petits gâteaux pour accompagner ce breuvage inventé par un moine rabelaisien. Je devais être depuis un peu moins d'une heure attablé, une voiture klaxonnait. Je reconnus Sandrine, Je ne l'avais pas revu depuis deux ans et elle n'avait pas changé, toujours aussi extravagante. Sa voiture une petite sportive dont la couleur devait sortir de la palette d'un peintre, ni jaune, ni verte, on ne pouvait la définir. Ses cheveux longs retenus par un foulard, blonds dont quelques uns s'échappaient et jouaient avec les rayons d'un soleil déclinant. Elle me fixait de ses yeux verts, ceux d'un chat qui avait pris sa proie.

« Alors monsieur se souvient enfin qu'il a des amies à Menton. »

Je l'avoue, je ne savais pas trop quoi lui dire, m'excuser, engager la conversation, lui demander des nouvelles, vraiment tout cela aurait été banal. Je préférais jouer franc jeu et lui expliquais ce colis, ce notaire, cet oncle surgit dans ma vie, cet héritage, du cabanon à Viévol. J'étais comme un enfant qui ne sait pas ordonner ses propos et débite tout et n'importe quoi. Sandrine m'écoutait, puis me posant la main sur l'épaule :

« Où est ce colis ?... Bon on va chez toi ».

Elle avait toujours été ainsi, impulsive et quand elle prenait une décision, il était inutile de lui parler, elle n'écoutait que sa fougue. Déjà on franchissait la frontière où les policiers surveillaient, sans trop y croire, les flux d'éventuels immigrants. Des fois ils venaient là, histoire de montrer leur présence et de faire illusion.